

# ...et si nous retournions en Oranie !

## AVANT-PROPOS

Cet avant-propos a d'abord pour objet de rendre hommage, sur le plan de l'écriture et de la culture, à un compatriote que je suis heureux de savoir encore de ce monde, qui aura 90 ans en mai prochain, et ensuite d'honorer la mémoire d'une femme aussi de chez nous, décédée depuis peu, presque centenaire, sur le plan de la culture de la terre, en un lieu qui était encore, au cours de la Grande Guerre de 14-18, la brousse dans toute son ampleur, un site à peine habité par la tribu d'un douar éloigné de toute agglomération. En premier il s'agit d'Eugène Raynaud-Lacroze, à qui vient d'être décerné le prix d'Histoire militaire par l'Académie nationale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux, créée par lettres patentes du roi Louis XIV le 5 septembre 1712, pour son ouvrage dont j'ai eu le plaisir, dans un récent "Echo", de dire tout le bien que j'en pensais : "Méharistes au combat" (édition France-Empire), un livre qui démontre le valeureux comportement d'un soldat d'une Compagnie saharienne, à partir de 1916, après un séjour de deux années sur le front de France. Si c'est une satisfaction pour son auteur, c'en est une autre faite d'un légitime orgueil pour la communauté pied-noir de notre chère province qui, par mon intermédiaire, le félicite chaleureusement, en conviant nos jeunes à lire "Méharistes au combat" et en garnir la bibliothèque familiale.

\*\*\*

Faisant exception à la règle, je me permets aujourd'hui, in-fine de cet avant-propos, avec le bienveillant accord de la directrice de "l'Echo", d'honorer la mémoire d'une femme de bien qui vient de s'en aller, sans doute aucun "aux vœux éternelles". Il s'agit de Louise Laffitte-Chanfreau, mère de mon ami Charles Laffitte, qui fut de longues années maire de Frénda et vice-président de la Fédération des maires de l'Oranie. La défunte était issue de la grande et honorable famille Chanfreau, ces pionniers de la plaine de la Mékerra auxquels appartenait entre autres l'ami Marcel Chanfreau, dernier maire de Chanzy, dont le corps repose quelque part en Gironde...

Cette maman a été une femme admirable, penchée sur la glèbe dès son plus jeune âge. Veuve de guerre à 27 ans, elle continua longtemps l'œuvre à peine ébauchée par son époux, tombé au champ d'honneur en 1915, dont l'exemple et le souvenir l'ont sans cesse soutenue. Jusqu'au bout de la réussite, elle dirigea de main de maître sa propriété située dans la zone dite des Hauts-Plateaux, en plein bled à vrai dire, près d'Ain-Kermès, alors que ce village sortait à peine de terre, du néant, puisque c'est à partir de 1924-25 que s'élevèrent les premières maisons ou baraques, voire guitounes de ce centre de colonisation. On peut dire que cette femme a fait partie de cette race courageuse et tenace de pionniers, de défrichars calaminiés par les idéologues du marxisme anti-pied-noir, comme ils l'ont été aussi par celui qu'on n'attendait pas, qui leur jeta à la face, telle une insulte, l'expression "Algérie de papa!". Elle fut précisément de cette génération qu'on a le devoir de saluer bien bas, de cette grande famille à qui on doit les fondations de notre Algérie. Pour ces gens-là qui n'étaient pas des Français comme ceux de... on ne peut pas dire qu'une page de notre Histoire est tournée, car elle reste dans l'esprit et le cœur de tous ceux de là-bas ; c'est hélas ! la couverture d'un riche et extraordinaire Livre d'Or qui se referme.

Une femme de cette trempe qui, en pleine guerre, a œuvré dans des conditions difficiles, dans une zone quasi désertique où a toujours régné un climat d'une rudesse peu commune, dont on a dit que l'implantation de colons dans cette région avait été une erreur, cette femme dis-je, méritait bien d'avoir été promue officier du Mérite agricole, cette distinction qui est la Légion d'honneur des gens de la terre. Que mon vieil ami Laffitte et sa famille trouvent ici toute la sympathie encore de quelqu'un qui a longtemps parcouru le bled du pays perdu et porté témoignage de l'œuvre inégalable des pionniers, de leurs survivants, de ceux qui, en un mot, firent partie de la relève, malheureusement abusés en ajoutant foi à une certaine parole d'honneur, entrée dans l'Histoire par une porte de... sortie.

## LALLA MAGHNNIA LA SAINTE

C'est au cours de mon service militaire à Tlemcen que j'avais oui dire de la légende de Lalla Maghnnia la Sainte, orgueil de la population musulmane de la cité qui portait son nom, patronyme francisé pour en faciliter sa prononciation. L'autochtone lui-même le décomposait Mar Nia, le GH se prononçant R, comme ralem pour Ghanem, par exemple, comme Raouti pour Ghaouti. Mais il s'agissait d'une légende tout à fait différente de celle de Lalla Setti, la sainte patronne de la Perle du Maghreb.

Cette histoire m'avait été contée succinctement, au cours d'un après-midi vécu au sein d'une grande famille dont j'étais l'invité. Un invité privilégié, puisque l'épouse et les enfants, dont deux jeunes filles, du chef de la famille étaient présentes à cette manifestation,

« sans quoi vous seriez dans l'obligation de passer une grande partie de la soirée en notre compagnie » m'avait-on déclaré, du fait que l'historique en cause comportait 42 écrits ou récits, tous inspirés du Koran. C'est aujourd'hui seulement que j'ai appris intégralement le récit de cette légende, traduite d'après la tradition arabe et publiée par notre célèbre compatriote Angèle Maraval-Berthoin, véritable poème en prose d'une richesse poétique à mon sens peu comparable. Tout au long de cette légende comportant un peu plus de 150 pages, la sensibilité de l'auteur reproduit fidèlement les sentiments de tous les personnages de rêve qui accompagnent la sainte au cours de son existence : les anciens, les prêtres, les bergers, l'ange de la mort, le caïd, les moissonneurs, les cavaliers, l'esclave, l'amante, le fellah, la mère, l'enfant, l'aïeule, le guetteur, les femmes, le vizir, les marchands, l'amant, le vieillard, la vieille nourrice, les vierges, les pauvres...

L'ouvrage en question a été imprimé le 24 janvier 1927 sur les presses de Pierre Frazier à Paris (l'Édition d'Art H. Piazza, 10 rue Bonaparte), et c'est la quatrième édition que j'ai eu le plaisir de lire, de relire ajouterai-je. J'en ai goûté, comme dit le Koran, « cette Diffa du ciel qui apaise la faim comme le blé, et la soif comme l'eau ». Cet ouvrage je le dois à l'amabilité et la grande personnalité d'un ami musulman, fin lettré, officier en retraite originaire de la région de Tlemcen, qui a planté sa guitoune dans le Midi, Mohamed Messaoudi, que j'ai cité au cours de mon second chapitre relatif à l'évocation de la Perle du Maghreb, nostalgique, comme votre serviteur, du pays perdu. Merci, cher ami, de cette marque d'amitié que vous m'avez renouvelée, après tant d'autres.

\*\*\*

Bien sûr, il ne me sera pas possible de reproduire ici les différents aspects qui caractérisent et illustrent cette légende, et je ne publierai ci-après que la préface de l'ouvrage, dont la dédicace est : *Pour le maréchal Lyautey, l'Africain, cette légende de nos terres de lumière*.

\*\*\*

Isabelle Eberhardt, qui dort quelque part à l'ombre des palmiers de Colomb-Béchar, emportée qu'elle fut par la crue de l'oued du lieu, a écrit dans ses notes de route : « ...Lalla Maghnnia, petite bourgade militaire aux rues larges, droites, bordées de fondoucks vastes où la vague agitée du Maroc en fermentation vient battre et écumer en d'après trafics ». Mais écoutons Angèle Maraval-Berthoin :

« Cette cité animée que connut Isabelle Eberhardt est actuellement comme une plage abandonnée par la marée descendante : la vague bruyante va déferler plus loin, d'Oudjda à Melilla. Mais le but qui m'attire ici ne me fait pas regretter ce silence, puisque je viens en pèlerinage à un tombeau, à la koubba de celle qui fut une grande sainte musulmane, vierge et guerrière, à celle de qui toute la contrée a gardé le nom : Lalla Maghnnia. La première fois que son histoire me fut contée, le désert m'environnait de sa flamboyante immensité, et le balancement de notre caravane, en route pour Kenadza, rythmait la voix du colonel Pein qui faisait se lever cette belle image dans la verrière du couchant. Oui, à cette heure enchantée où les pierres du bled aride se changent en fruits d'or, où les lointains déroulent leurs tapis de prière, j'ai rencontré Lalla Maghnnia et, avec la ferveur de l'un de ses sujets, j'ai suivi la trace de ses pas sur le sable. Mais si la vision évoquée par le colonel Pein avait l'attrait purité de la légende, les récits si vivants du colonel Pariel, aux oasis du Figuig où m'arrêta le retour, campèrent la femme que fut Lalla Maghnnia sous la chaude réalité de la vie saharienne. Entre Ouahran et le Moghreb, au pied des oliviers de Tlemcen, j'ai contemplé l'endroit, à présent désert, où se dressait la zaouïa dont Lalla Maghnnia était l'âme et le cœur. La zaouïa, dans toutes les terres islamiques, est le lieu de refuge, l'asile sacré où le pauvre comme le riche trouve sur sa route la nourriture et le repos. Paie qui peut. la communauté vit des dons et des aumônes du passant et aussi des biens de l'orphelin dont elle se fait la tutrice lorsque la justice l'ordonne. L'hospitalité de la zaouïa est forcément limitée pour éviter l'encombrement, mais elle est inépuisable. La zaouïa de Lalla Maghnnia, mieux qu'une forteresse, gardait les deux pays entre lesquels elle mettait une borne de prière et de protection. Et les pas de Celle de qui je suivais la trace m'ont menée de ces demeures de vie à sa demeure d'éternité. Je regarde : le grand catafalque se dresse entre les quatre colonnettes torsées qui portent un dais seigneurial, les ailes de soie des étendards ploient sous la cendre des ans, et les cires vertes se consomment dans les niches dénudées des murs. Mais le passé ne ressuscite pas pour moi dans cet amas de choses mortes que garde "à croupetons" une vieille indigène, ses doigts nouveaux crispés sur les grains aussi nouveaux d'un chapellet de pierres noires.

Pour rappeler sans doute le palmier d'amour sous lequel Lalla Maghnnia est morte, des palmes se courbent en auvent à l'entrée de sa koubba. La légende dit que Lalla Maghnnia ne laisse pas de postérité, et cependant sa tombe est entourée d'autres tombes qui sont celles de ses descendants. Mais il n'y a point là de contradiction puisque,

aux yeux des musulmans seule compte la progéniture mâle. et Lalla n'avait laissé que des filles.

Le général Maurial, qui m'accompagne, m'apprenait alors qu'un des petits-fils de Fatimeh, fille de la sainte, vit encore. Je le verrai au Bureau indigène, où il a été convoqué par le commandant Fournier. Celui-ci me présente ElHaouari. C'est un homme grand, massif, mystérieux, aux paupières sombres, lourdes, semble-t-il, de regrets et de rêves sur l'éclair à la fois craintif et haineux du regard. Il s'est fait traîner jusque-là par deux moghaznis en burnous bleu bordé de jaune; il s'obstine dans le silence. Le commandant Fournier lit toutes les notes recueillies sur Lalla Maghnia, ses miracles, ses victoires guerrières. On interroge ElHaouari, qui ne répond que par des gestes d'ignorance. Il ne sait rien. Il ne veut rien dire. Ce matin, on a été, dès l'aube, le surprendre dans son douar éloigné en lui expliquant qu'une Roumia "qui lit les livres" veut en écrire un sur son aïeule; il est venu par obéissance, mais il se tait devant cet aréopage de chefs militaires, moins par timidité que par dédain. Ce n'est pas lui encore qui fera se réveiller pour moi le passé; malgré cela, j'essaie de l'intéresser à mon idée, je lui fais traduire la belle légende par le kodja, et je vois ses yeux s'illuminer. Pas plus que tous les Arabes de la région, il n'ignore rien de ce qui concerne Lalla Maghnia; mais son père, qui fut un grand agitateur dans toute la région, a été fusillé à Tlemcen sur les ordres du commandant Voinot, aux premiers jours de notre occupation; cela lui a enseigné la méfiance. Il parle cependant d'une voix rauque et sourde: «Pourquoi veux-tu mettre dans un livre qui passe le nom qui est gravé à jamais dans la terre?» Et, rejetant sur son épaule le pan de son burnous noir, il se renferme dans un silence dont rien ne le fera plus sortir. Qu'importe ton silence, ElHaouari!

En fermant les yeux sur le présent, je revis le passé, et c'est dans le souvenir de mes chevauchées dans les sables que je retrouve le mieux Lalla Maghnia: je la vois costumée en fellah, errer parmi les humbles pour mieux connaître leurs misères, et s'arrêter apitoyée sur les tombes pour consoler les jeunes orphelins qu'on oublie en de nouvelles amours. Droite sur le banc de la djemmâ, elle défend l'innocent et, sur la place des Ksours où se rend la justice, elle confond le coupable. Elle me croise dans le jeune cavalier qui disparaît au galop de son cheval parmi les fumées de la poussière et de la poudre. J'entends sa prière dans la prière du muphti et du muezzin, de tous ceux-là qui portent la vérité du Koran comme un flambeau dans la vie. Je reçois son salam dans le sourire des femmes qui vont, le soir, l'amphore sur la tête, puiser de l'eau aux seguia. Et je l'admire d'avoir su vaincre en chef guerrier les hordes sauvages qui croyaient facilement avoir raison de son faible poing. Je me la représente comme il est dit: calme au milieu de l'affolement de ses serviteurs apeurés de savoir les silos de sa zaouïa vides après les razzias des pillards, sans qu'elle songeât à diminuer ses bienfaits. Si le miracle du tellis d'orge inépuisable rappelle celui de l'Evangile au jour de la multiplication des pains, certains passages de la légende semblent tirés des Métamorphoses d'Ovide. L'odyssée de son voyage à la Mecque met aux lèvres un goût de thym amer et pur; mais sa mort surtout rend sa claire image émuovante, elle qui, après avoir partagé ses biens entre ses fidèles, voulut partir pour l'éternelle route vêtue de l'humble burnous du pèlerin. Ce m'est une fierté d'avoir uni les éléments épars de sa légende, et, pour l'enluminer, comme le désirait le colonel Pein, j'ai mis simplement en exergue, à chaque chapitre de sa vie, un verset du Koran: les Ténèbres, les Coursiers, l'Etoile, le Temps du Jugement..., dans cette écriture arabe hiératique et agencée qui fleurit la prière du musulman. Pour quiconque aime et comprend l'Islam, le langage de chaque jour a, sur cette terre chaude, le parfum biblique des dialogues immortels du Cantique des Cantiques et l'antique saveur des pastorales de Théocrite le Simichique et de Virgile, son illustre imitateur.»

\*\*\*

A présent, descendons des sommets, en regrettant de ne plus vivre cette période de paix du vivant de l'auteur de cette préface, et revenons sur notre pauvre planète, que l'homme est en train de détruire implacablement, pour traduire un nouveau chapitre intéressant cette halte de Marnia, qui pour moi reste, à près de 60 ans de distance, celle de la résurgence de nombre de fantômes sympathiques... C'est d'abord le souvenir d'un gentleman-farmer doublé d'un ingénieur de la mine, le comte Berthier, descendant du célèbre maréchal d'Empire, prince de Wagram et de Neuchatel, chef d'état-major de l'Empereur durant les grandes opérations de l'épopée, major général de la Grande Armée. Bel homme, racé, la courtoisie et la sympathie en plus. En 1952, dans le train Méditerranée-Niger, à l'arrêt prolongé de Zoudj-el-Beghal, à la frontière, son souvenir fut évoqué avec des voyageurs de Marnia descendus sur le quai pour se dégourdir les jambes, en compagnie de gens en provenance d'Oran, Tlemcen, Turenne: même appréciation à son sujet de personnes de sa génération. J'ai aussi le souvenir du dernier inspecteur général de la police à Oran, ex-commissaire divisionnaire Hedef Ali, qui fut en service dans la cité que nous évoquons, avant d'être nommé dans le faubourg oranais de Boulanger. J'en parle, ici, parce qu'en septembre 1939, sous l'uniforme, dans le wagon-restaurant du train Paris-Amsterdam, rejoignant mon secteur proche de la frontière belge après mission dans la capitale, j'avais rencontré le célèbre acteur

comique Bach qui, bien avant la guerre, au cours d'une halte à Marnia, y avait fait la connaissance du commissaire Hedef. Il me demanda si je le connaissais et, dans l'affirmative, "si vous en revenez", de lui transmettre une amicale pensée, ce qui me fut permis un an après, en septembre 1940.

L'acteur se rendait en Hollande, pour embarquer sur un paquebot en partance pour le Canada, où il devait présenter, à titre de propagande nationale, le film "Sidonie Devache". De mon séjour au bataillon de Tirailleurs en garnison, le 3<sup>e</sup>, je n'ai gardé aucun bon souvenir, sinon celui des *boujadis* et quelques anciens des hommes de ma section, au cours d'exercices divers dans ce vaste secteur accidenté, propre à l'escalade, au plat-ventre, à la marche, au tir, au bivouac. C'est de cette époque que date mon anticonformisme, né d'une sanction qui me fut infligée parce que, en remplacement pour trois jours du vaguemestre titulaire, malade, je m'étais permis, au pavillon des officiers, de remettre une lettre à l'épouse de l'un d'eux, une très belle Roumaine. Punition qui, le lendemain, fit rire aux éclats le commandant du bataillon et l'annula, à l'annonce de mon refus, étant puni, de me rendre à la poste pour en rapporter le courrier du jour. C'est là un très grand et curieux souvenir de mon existence, que j'évoque souvent in-petto, avec un certain sourire. J'ai aussi celui, très agréable, d'un monsieur Cintas, sympathique à souhait, très avenant et serviable, qui m'avait rendu service alors que j'étais gérant du mess, père d'une très jolie jeune fille au visage d'ange... J'ai encore celui d'un agent des Douanes dont le poste était situé en un point de la route conduisant au Maroc, quasi au-dessous de la face arrière de la Redoute, près d'un oued où, le soir, les grenouilles s'en donnaient à cœur-joie. Il avait nom Benamou, homme bâti en puissance, un "balaise" ainsi qu'on disait chez nous, extrêmement sympathique, très communicatif. Il avait épousé à Oran une très accueillante employée des P.T.T. qui officiait à un guichet de la recette de la Marine, rue d'Alger. Au tableau noir de l'école, je veux dire de l'enseignement, elle avait préféré le guichet des mandats et des télégrammes. Alors, une très jolie fille elle aussi, dont je n'ai pas trouvé, en différents services de l'Hexagone, le sourire qu'elle arborait sans cesse. Elle est aujourd'hui, du moins je le souhaite, une adorable grand-mère vivant à Nice. J'ai aussi le souvenir très vivant d'un ami de ma famille, Eugène Ruffié, qui fut ravitailleur en vivres de navires de commerce faisant escale à Oran, conseiller général, entrepreneur de transports publics, puis dirigeant des cinémas Régent et Rialto. Rencontré un samedi soir à la terrasse de l'Hôtel de France, en compagnie d'une autre figure sympathique de notre belle ville d'Oran, M. Macé, agriculteur dans la région de Marnia, il m'offrit une place dans sa voiture, à destination d'Oujda, distante d'à peine une vingtaine de kilomètres. Autre soirée de souvenirs où, pénétrant dans un cabaret — on me l'avait recommandé — je poussai un retentissant *Dobranosc* qui fit se redresser trois jolies entraînées en tenues légères, qui s'y morfondaient devant trois menthes vertes, dans l'attente de la clientèle. Il s'agissait de Machka, une pétillante Polonaise des bords de la Vistule, à qui je fis compliment en déclarant toutes celles de son pays, entre autres celles de... Chopin, paroles qui, bien sûr, provoquèrent un général éclat de rire, Erika, autre coryphée du Danube, et Birgitt, native, elle, des rives de la Sprée. *Dobranosc*, c'était "bonjour et bonsoir" dans la plupart de cette région de l'Europe, notamment en Pologne, Autriche et Hongrie. Comme je percevais depuis quelques mois une solde mensuelle, j'étais "riche" et, bien entendu, une cure de champagne s'ensuivit. Ah, comme je plains les êtres qui n'ont pas de ces souvenirs! Ces souvenirs frères du Rêve...

\*\*\*

Cette cité que j'ai arpentée durant plusieurs mois (1925-26), où j'ai eu de nombreux contacts avec bon nombre d'habitants, commerçants, agriculteurs, aussi un électricien chez qui, pour la première fois, j'entendis: «Ici Radio-Toulouse ou Poste-Parisien» d'un haut-parleur circulaire sur socle massif, posé sur une sorte de caisson en tôle de teinte brune, en l'occurrence un poste de radio à galène, alors que je gérais le mess des sous-officiers, fort nombreux, cette cité dis-je, devait au fil des ans prendre une autre allure que faisait espérer l'accroissement d'une population active. Repliée sur elle-même à l'époque de mes obligations militaires, elle devait s'éveiller en raison du passage et de haltes en rapport avec le conflit du Riff et de la création de nombreux services de transports de marchandises diverses en provenance d'Oujda, Berkane, Martimprey, du Kiss, zone de cultures vivrières et d'agrumes du Maroc oriental, de conserves de poisson de Nemours, de l'exploitation du crin végétal, de l'alfa des secteurs du Sud, de minerais, zinc en particulier. C'était en somme le coup de fouet à une économie en puissance qui devait s'accroître et progresser. Plus tard, la construction du barrage de Béni-Badhel et, à la gare frontière proche, du passage du Méditerranée-Niger, il était prévisible que la physionomie de Marnia devait changer à son avantage.

Tout ce renouveau, accru de l'extension du réseau électrique et surtout énergétique du fait du courant produit par la chute et le turbinage des eaux du barrage actionnant une usine, nouvelle houille blanche pour le profit d'une vaste plaine, bénéficiant de l'irrigation, devait faire de Marnia une cité importante à divers points de vue et destinée à un bel avenir. C'était l'espoir de son maire et conseiller général, M. Gerbeaux, un socialiste bon teint, qu'au sein de la Féd-

ration des maires, un peu plus de deux décennies après mon premier séjour en ce lieu, j'ai souvent rencontré et apprécié, assidu à toutes les réunions, toujours souriant, aimable. C'est ainsi qu'au fur et à mesure des changements survenus année après année, Marnia, devenue une sous-préfecture dynamique, pouvait offrir une infrastructure pour le moins extraordinaire à la veille du fourbi d'Evian : une justice de paix et une mahakma, une école des filles, un important et moderne groupe scolaire de garçons, un service des Ponts et Chaussées, un hôpital civil, une importante section de gendarmerie, deux administrations de police, un actif et dynamique service de la Défense et la Restauration des Sols dont l'œuvre était visible de partout dans la région, doublé de celui de l'Hydraulique et Equipement rural, plus une Inspection des services vétérinaires, le tout démontrant une exceptionnelle vitalité de la cité. Quelles heureuses transformations en un quart de siècle ! Désormais, il n'était plus nécessaire d'effectuer des déplacements en direction de Tlemcen ou Oujda, pour consulter médecin, dentiste et autres professions libérales. Il ne restait plus à la population qu'à persévérer dans son labeur, pour faire de Marnia une cité où il ferait mieux et bon vivre que par le passé. Mais le destin ne l'a pas voulu, nos lecteurs et les anciens de là-bas me comprendront.

Encore un mot pour évoquer un ancien président du Tribunal à Oran, que j'ai alors connu en qualité de juge de paix à Marnia. Il s'agit de M. Talbert, rencontré en 1942, entre l'Armistice de juin 40 et la reprise des hostilités en Tunisie, puis retrouvé après la fin de la guerre, toujours à Oran, en qualité cette fois de président du *tribunal d'exception* que certains "résistants" d'Oranie *alimentaient* par des *dénonciations calomnieuses* : la *chambre civique*, excellent moyen pour éliminer des listes électorales les adversaires antimarxistes. "On n'y dénonçait que des Français, surtout adversaires politiques, accusés de collaboration, alors que l'Algérie n'avait pas subi l'occupation comme en métropole. On n'y dénonçait aucun musulman, afin de les avoir éventuellement, sur le plan électoral. Situation dangereuse à mon sens..." C'est ce que je notais dans mes tablettes, après une certaine entrevue qui m'éclaira intégralement à l'occasion des premiers scrutins électoraux intervenant par la suite.

François RIOLAND.